

gagné sur lui, n'étaient plus qu'à vingt pas. Alors, il se mit à hurler d'une voix retentissante, affolée :

"Asile ! Asile !"

Puis, comme son cheval se roidissait sur ses jambes et refusait d'avancer, il saisit son poignard et le plongeait tout entier dans le cou du noble animal....

Celui-ci fit un bond terrible....

Mainvilliers, lancé par-dessus sa tête, alla tomber, brisé, pantelant, sur les roches....

Il ferma les yeux et murmura :

"Myans !"

Quand il rouvrit les yeux, il se vit entouré d'hommes, sur le visage desquels régnait une morne tristesse, et qui le regardaient avec une grande pitié :

Il fit un suprême effort, se dressa debout, l'œil rivé sur eux, et dit lentement :

"Le frère d'Eulalie !... le fils de Bonnard !... Jean des Avanchers !... Il y a un Dieu !..."

Puis, comme un grand chêne qui, frappé par la foudre, s'abat sur le sol, il tomba les mains en croix, les jambes écartées.

Une pâleur livide s'étendit sur ses traits, sa bouche s'entr'ouvrit, ses yeux se fermèrent.... Haroun-ben-Adel était mort....

.....

Les vengeurs, tête nue, entouraient le cadavre : leurs bouches étaient muettes et leurs fronts s'inclinaient, tant est grande la majesté de la mort !

Jean des Avanchers s'avança :

"Il faut l'ensevelir ici," dit-il.

Sans répondre, Baldoph, Prigent et Protas se mirent à creuser une fosse large et profonde. Quand le cadavre y fut étendu, tous s'agenouillèrent pieusement.

A côté de la fosse, il y avait une roche énorme, appuyée seulement sur une pointe de granit, et qu'un simple effort devait arracher de son alvéole de terre.

Cette roche, plate et lisse d'un côté, se terminait en pyramide, et les efforts de vingt hommes n'eussent pas suffi à la soulever, si elle eût été placée sur sa base.

Jean descendit dans la fosse, la saisit à deux mains....

Au même instant, le père Archambaud rejoignait ses compagnons, et le spectacle qui s'offrit à sa vue lui fit pousser un cri d'épouvante.

La roche, arrachée de son alvéole, s'inclina lentement, puis tout à coup s'affaissa, et l'on vit Jean des Avanchers, à genoux dans la fosse, essayer, par un suprême effort, de la repousser en arrière, puis, cédant au poids, se courber et s'étendre côte à côte avec le renégat....

Et tandis que des cris de désespoir et de raucques sanglots troublaient le majestueux silence de cette solitude, Hoël de Cabioch fit un signe de croix sur la tombe qui venait de s'ouvrir pour ce mort et pour ce vivant, et il prononça les sublimes paroles :

"In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti, absolvo te.—Je t'absous, au nom du Père, et du fils, et du Saint-Esprit."

.....

FIN.

PONSON DU TERRAIL

On lit dans un journal français :

Il réalisa ce rêve de se faire cinquante mille livres de rente en élevant des bourdes et des bœufs.

Et il opérât, on s'en souvient, sur une grande échelle !

En 1865, il menait de front cinq feuilletons : dans le *Petit Journal*, la *Patrie*, la *Petite presse*, l'*Opinion nationale* et le *Moniteur du soir*.

Mais aussi, pour arriver à ce résultat, il rivalisait avec Timothée Trium dans l'art de tirer à la ligne.

Comme ceci, par exemple :

"Vous ici ? s'écria le comte.

—Moi-même !

—Depuis quand ?

—Depuis hier.

—Et Marie ?

—Morte !...

—Ciel !

—A moins que...

—Achevez !

—Du courage, monsieur le comte...

—J'en aurai."

Et cela se prolongeait à son gré à raison d'un franc la ligne.

Dans de pareilles conditions de travail on comprend que les bourdes et les erreurs de tous genres devaient se multiplier sous la plume de Ponson.

En vain il avait fait faire de petites poupées représentant les divers personnages de ses grands romans ; en vain il avait disposé des marionnettes le long d'une petite tringle, fixée à sa table de travail, pour les serrer dans un tiroir à mesure qu'il tuait, dans son feuilleton, le personnage qu'elles représentaient, les erreurs se multipliaient quand même.

Il en prenait, d'ailleurs, gaiement son parti. Un jour, un lecteur palpitant de son feuilleton intitulé : *Les Etudiants de Heidelberg*, lui écrivit sur le ton d'une stupeur profonde :

"Monsieur,

"Dans votre feuilleton de ce matin, Melchior arrive chez le ringrave pour le provoquer en duel.

"Comment cela est-il possible, puisqu'il était mort lui-même dans le duel avec l'étudiant ?

"Je vous serais bien reconnaissant de prendre la peine de me fixer sur ce sujet, car je suis la lecture de votre roman avec un intérêt passionné.

"Agréez, monsieur, etc.

"J. DUGARS,

"10, rue des Petites-Ecuries."

Après avoir lu cette lettre, Ponson du Terrail examina la rangée de ses marionnettes, constata qu'en effet il avait oublié de serrer Melchior, et répondit gravement à son lecteur :

"Monsieur,

"C'est par suite d'une erreur de composition que, dans le chapitre XVIII, Melchior paraît avoir perdu la vie en combattant l'étudiant.

"La vérité, monsieur, est qu'en tombant sous les coups de son adversaire, il respirait encore, comme le prouve d'ailleurs sa visite chez le ringrave.

"Veuillez agréer, monsieur, etc.

"Vte de PONSON DU TERRAIL,

"rue Vivienne."

Après cette alerte, Melchior devenait un personnage compromettant. Aussi, le romancier ne tarda-t-il pas à le faire disparaître en catimini.

Les bœufs de Ponson rempliraient aisément un volume.

C'est à ce conteur, plus fécond que soigneux, qu'est due cette fameuse bourde :

—Je lui pris la main... Horreur ! Elle était froide comme celle d'un serpent.

C'est lui encore qui montre dans un de ses romans, dont le héros est le trop fameux Rocambole, un général "lisant son journal les bras croisés."

Lui toujours qui, mettant en présence une jeune héroïne avec un invalide manchot, s'écrie avec feu :

—La jeune fille se précipita dans les bras du vieux soldat.

Dans les *Escholières de Paris*, roman dont l'action remonte au règne de François II, il y a un moine impayable qui sait son Molière par cœur et qui dit, fort à propos, à un de ses amis :

"Il est avec le ciel des accommodements !"

LA PATTI

On lit dans un journal français :

Tout le monde dit : cela devait arriver. Certainement, cela devait arriver, mais ce n'en est pas plus beau pour cela.

Je crois qu'Alexandre Dumas savait ce dénouement-là avant tout le monde, lui qui a écrit sa *Comtesse Romanin*, qu'on appelait d'abord : Le mari d'une étoile.

Le mari d'une étoile ! Ce pauvre M. de Caux a voulu jouer le rôle. Il a épousé non sans lutte, car la famille de l'étoile : M. Patti père, M. Strakosch, ne voulait pas du marquis et ne se rendit que de guerre lasse, après bien des pleurs et des grincements de dents ; il a épousé Mme Adelina Patti à Londres, le 27 juillet 1868.

Elle avait débuté sur la scène italienne de Paris le dimanche 17 novembre 1862.

Elle est née à Madrid le 19 février 1843, disent les uns ; le 9 août 1843, dit Vapereau.

En tout cas, cela ne lui ferait pas les 37 ans que lui octroie libéralement ce matin un de nos confrères.

Nous ne croyons pas que Mme Patti ait plus de 34 ans.

Nicolini, ou, pour l'appeler de son vrai nom : Nicolas, doit avoir une quarantaine d'années.

La première fois que nous l'entendîmes dans le répertoire italien, ce fut lorsque M. Bagier, venant de Madrid, prit la direction de Ventador, amenant avec lui Mmes de la Grange, de Méric Lablache et Nicolini. Celui-ci, le soir de l'ouverture de la saison, chanta la *Traviata*, avec Mme de la Grange.

C'est également à la suite d'une représentation de la *Traviata*, à Saint-Petersbourg, où il fut le partenaire de Mme Patti, qu'éclata, à ce que nous rapportent les journaux russes, la bombe finale entre le marquis et la marquise de Caux.

Marquis et marquise, je les plains tous les deux.

Tous deux n'ont pas compris qu'Adelina Patti était inépousable. Un impresario qu'elle aurait redouté comme l'écolier docile tremble devant la fureur du maître, ou un tenor qu'elle aurait pris pour Roméo dans la vie réelle, pouvaient seuls tenter l'aventure.

L'Adelina Patti de 1868, âgée de 25 ans, cantatrice inimitable et enfant gâtée, gagnant un demi million par an, ou davantage, comment un homme du monde, eût-il été trois fois marquis et eût-il possédé deux millions de rente, la pouvait-il retirer du théâtre ? Quel que fût le mari, quel que fût le mariage, du moment qu'elle quittait les planches, elle eut cru abdiquer.

La sage-mère même de sa vie de jeune fille, aussi bien que la facilité de ses succès, auraient dû dissuader d'épouser la Patti.

Une artiste qui a connu les blessures du cœur, les épreuves de la carrière théâtrale, les alternatives qu'elle comporte, même pour les princes et les princesses de la rampe, peut se retirer

dans le mariage comme dans un port et trouver dans le repos, la sécurité, le respect qui entourent l'artiste épousée, une compensation aux triomphes perdus.

Mais, pour la Patti, cette enfant du miracle, qui n'a, pour ainsi dire, jamais travaillé, pour qui la nature a tout fait, qui chante de naissance comme les oiseaux, qui depuis l'âge de sept ans enchante tous ceux qui l'entendent, à qui la correction de sa vie assurerait presque autant de respect que sa virtuosité lui valait d'admiration, aucun hymen n'aurait pu l'arracher à cette vie de théâtre, qui pour elle, pour elle seule, aura été un paradis sans nuage.

M. le marquis de Caux, qui avait peu de fortune, pouvait moins que personne songer à retirer sa femme du théâtre. Il se fit donc son impresario, fonction diminuante pour un gentilhomme, situation fautive, à laquelle il n'avait pas réfléchi suffisamment.

L'heure de la crise ne sonna pas tout de suite. Il y eut des luttes, des tiraillements, des querelles, des orages domestiques suivis de raccommodements. C'est de l'histoire générale que je fais là, ce n'est pas de la vie privée.

On lit dans le Figaro de Paris :

Voici décidément M. Thiers présenté aux populations par M. Gambetta, comme prétendant à la présidence de la République.

Puisqu'on veut l'élever de nouveau sur le pavois—rapplons un peu ses titres à redevenir le chef de notre République.

Comme on se paie volontiers de mots en France, on a fait de cette phrase, attribuée à M. Thiers : La République est le gouvernement qui nous divise le moins, un argument pour la fondation du régime actuel. Or, M. Thiers n'a jamais tenu ce langage. Voici textuellement ce qu'il a dit—et c'est bien différent—en 1848 :

"La République est le gouvernement qui nous divise le moins, nous autres qui ne l'aimons pas, et qui divise le plus les républicains, qui l'aiment."

C'est le même M. Thiers qui, après 1830, sous la monarchie qu'il avait contribué à fonder, a écrit que "la République n'est pas faite pour les Etats grands, vieux, civilisés," et qui s'est écrié à la tribune : "La France a horreur de cette forme de gouvernement, qui ne peut que tourner au sang et à l'imbécillité."

C'est encore lui qui, le 8 juillet 1871, à Bordeaux, disait : "La République n'a jamais réussi dans les mains des républicains," et il ajoutait : "Je ne suis pas changé, et voici quel républicain je suis : j'ai pensé toute ma vie au gouvernement que mon pays pouvait souhaiter, et si j'avais eu le pouvoir qu'aucun mortel n'a jamais eu, j'aurais donné à mon pays ce que, dans la mesure de mes forces, j'ai travaillé quarante ans à lui assurer sans pouvoir y réussir : la monarchie constitutionnelle."

PRÉSIDENTS USURPATEURS

Il paraît que M. Hayes n'est pas le premier *Yankee* qui ait usurpé la présidence aux Etats-Unis, si l'on en croit le *Herald* de New-York. C'est à propos d'un discours prononcé récemment par M. Tilden, au club Manhattan de New-York :

"C'est la première fois dans l'histoire d'Amérique, avait dit M. Tilden, qu'on a pu dire que le gouvernement de ce grand pays avait été livré par fraude à une certaine coterie d'hommes."

Non, répond à cela le *New-York Herald*, ce n'est pas la première fois ; c'est la troisième. Après l'élection de 1844, la presse whig fut unanime à déclarer que la défaite de Clay était l'effet de la fraude. M. Greeley, entre autres, prouva, à grand renfort de citations et de statistiques, que des fraudes systématiques, énormes, atroces avaient été commises dans l'élection, et que c'est grâce à ces fraudes que James K. Polk a été choisi pour président."

M. Colton, le principal biographe de Clay, constata que les votes des Etats de New-York, de Pennsylvanie, de Georgie et de Louisiane, qui avaient été comptés pour Polk, appartenaient en réalité à son concurrent et auraient dû assurer son élection.

L'autre cas est l'élection de 1825, qui donna la présidence à John Quincy Adams, quoique, suivant les démocrates, le général Jackson fût le candidat victorieux.

REVUE DE LA SEMAINE

ORIENT

Constantinople, 19.—On s'attend à un engagement naval entre l'escadre russe et l'escadre turque, près de la pointe sud de la Grèce.

La lutte se continue terrible entre les Monténégrins et les Russes.

Constantinople, 22.—La Turquie va adresser une note aux puissances au sujet des cruautés commises par les Russes dans le Caucase et de la prise d'Ardahan. On dit que le gouvernement a des preuves en sa possession qui établissent que la forteresse d'Ardahan a été livrée par trahison.

Berlin, 19.—Il est maintenant certain que les troupes russes sont très-mal approvisionnées.

New-York, 20.—Une dépêche du câble adressée au *Herald* dit que lors de la prise d'Ardahan quelques Russes se sont rendus coupables d'atrocités. Le bataillon entier auquel il appartenait a été fusillé.

Une dépêche du câble au *Times* dit que la froideur de la Russie vis-à-vis de l'Angleterre a fait place maintenant au désir de contracter une alliance. L'attitude de la Serbie occasionne aussi de nouvelles complications pour l'Autriche.

Le Czar est vivement irrité parce que les juifs roumains ont adressé une pétition à l'ambassade de Washington pour demander protection. Il avait averti la Roumanie de protéger les Israélites.

Le passage du Danube qui avait été d'abord retardé à cause de l'action diplomatique, est maintenant différé par suite du manque de vivres.

Londres, 20.—Les Russes continuent à commettre les plus abominables atrocités dans la Circassie.

Ils ont brûlé l'hôpital-général à Ardahan. Ils s'y trouvent 800 malades qui ont été littéralement rôtis.

Paris, 21.—Le *Temps* dit que l'on a découvert, en Egypte, un complot qui avait pour objet de faire sauter les levées du canal de Suez avec de la nitro-glycérine.

Saint-Petersbourg, 21.—La *Gazette* annonce que le gouvernement russe a acheté l'énorme canon Krupp, fabriqué pour l'Exposition de Philadelphie.

Constantinople, 19.—La Chambre des députés sera prorogée dans dix jours, après avoir nommé un comité permanent pour agir pendant les vacances.

Londres, 19.—Une dépêche de Belgrade annonce que la Grèce a ouvert les hostilités contre la Porte.

ANGLETERRE

Londres, 21.—A la Chambre des Communes, il a été adopté une résolution autorisant le secrétaire d'Etat pour les Indes à prélever un emprunt de vingt-cinq millions de dollars pour secourir les districts qui souffrent de la famine.

Le ministre Pierrepont a donné, ce soir, un grand dîner au général Grant. Le prince de Galles, les ambassadeurs étrangers, et plusieurs représentants de la haute noblesse étaient présents.

FRANCE

Versailles, 19.—A la Chambre des députés, le comte de Choiseul a présenté, au nom de la gauche, l'ordre du jour déclarant que le nouveau ministère avait renversé l'ancienne administration en vue de baillonner le suffrage universel, que cet état de choses met en péril la paix et l'ordre publics ; que ce ministère ne possède pas la confiance de la nation.

Cet ordre du jour a été adopté par une majorité de 363 contre 152.

La Chambre a refusé de voter la taxe directe, mais elle a voté le budget supplémentaire pour le ministère de la guerre.

Voici l'ordre du jour présenté par M. Horace de Choiseul au nom des gauches :

"Attendu que le Cabinet formé le 17 mai, sous la présidence de M. de Broglie, a été appelé à la direction des affaires contrairement au droit de la majorité qui est le premier principe d'un gouvernement parlementaire, et que ce Cabinet, en prenant possession de ses fonctions, a évité de donner des explications aux représentants de la nation ;

"Attendu qu'il représente simplement une coalition de monarchistes guidée par les inspirations du parti clérical ;

"Attendu qu'il a laissé passer impunément des attaques contre les représentants de la nation et des excitations à la violation de la loi ;

"Attendu que pour tous ces motifs il met en péril la paix et l'ordre et trouble les affaires et les intérêts généraux ;

"Par ces motifs, LA CHAMBRE DÉCLARE QUE LE MINISTRE NE POSSÈDE PAS LA CONFIANCE DE LA NATION."

La lecture de l'ordre du jour a été suivie d'applaudissements prolongés.

Les ministres ont quitté leurs sièges ; les applaudissements ont redoublé.

Les ministres sont revenus à leur banc, et M. Paris, ministre des travaux publics, a dit que le gouvernement resterait indifférent à l'ordre du jour, que la Chambre pourrait voter ; le pays rendrait bientôt son jugement.

L'ordre du jour a été voté mardi par 363 voix contre 152.

Versailles, 23.—Aujourd'hui le Sénat a voté la dissolution de la Chambre des députés. Cent cinquante membres ont voté en faveur de la mesure, et cent trente contre.

Paris, 23.—Le vote du Sénat relatif à la dissolution a été accueilli sans surprise. Les journaux du matin le discutent avec un grand calme.

Le décret prononçant la dissolution paraîtra dans l'*Officiel* lundi matin. Les sénateurs de la gauche doivent publier un manifeste à la nation.

ÉTATS-UNIS

Washington, 23.—Sitting Bull et sa tribu ont envahi le territoire des Pieds-Noirs, en Canada. Les autorités canadiennes demandent aux Etats-Unis de chasser les envahisseurs.

M. Verrault, M.P.P. pour l'Islet, a été nommé Registrateur du comté de l'Islet. En conséquence, une nouvelle élection devra avoir lieu. On parle de MM. Marcotte, conservateur, et Michaud, libéral, comme devant être les candidats.